

FRANCAIS OU VAS-TU ?

Le français au Canada est demeuré langue de combat, à un tel point que le Canadien ne cesse de s'émerveiller au spectacle de la survivance de la langue française, alors que le Français, passe la surprise des premiers jours, s'y habitue très vite et trouve finalement beaucoup plus naturel que le Canadien d'entendre tant de français au Canada. Il pensait devoir faire l'effort de parler anglais, mais il se réinstalle rapidement dans le confort de sa langue maternelle, quitte à jouer malicieusement de l'anglicisme et du canadianisme sans se rendre compte des dangers que court sa langue maternelle. Le Canadien lui, lutte pour conserver le droit de parler sa langue maternelle; il lui faut donc la pratiquer cette langue, "partout et toujours", et la pratiquer bien! Mais qu'est-ce que bien parler le français pour un Canadien? Si l'on élimine le pastiche classique, encore florissant en bien des milieux, et la copie servile du "Parisian French", qui fait fuir dans d'autres, faut-il s'en tenir au français canadien spontané, à si forte saveur de terroir, et qu'un Français entend toujours avec plaisir, et presque une certaine nostalgie? Ce n'est plus à proprement parler du français; c'est un langage devenu presque autonome mais combien vivant et pétillant de malice et d'esprit; admettons que ce soit un meuble de vin fin, mais a-t-il moins droit à sa place sur la carte des langues? Il faut avoir côtoyé le bucheron, le cultivateur, l'ouvrier même pour comprendre qu'en dépit des anglicismes qui fourmillent souvent dans leur langage, ils s'expriment selon un génie propre ou l'on trouve souvent la verve et la gouaille du titi parisien. Au fond, c'est celui-là le vrai français du Canada, celui qui se moque de la grammaire et de la littérature sur échasses. Ce qui semble donc faire le drame de la survivance de la langue française au Canada, ce qui la fait paraître si malade, ce n'est pas tant sa disparition progressive (toutes les apparences semblent indiquer que le français est plus vivant que jamais au Canada; mais n'est-ce pas un de ces regains de santé qui précèdent souvent l'agonie?) ni sa défiguration à un tel point qu'on ne pourrait plus l'appeler du français, mais peut-être davantage les divisions internes qui la déchirent: c'est la lutte entre la vieille France, encore assez bien représentée au Canada, ceux qui veulent du français ultra-moderne à tout prix et enfin le peuple qui serait plutôt

la victime sur laquelle s'acharnent les deux autres tout en s'entre-déchirant. On a déjà vu que le triomphe du classicisme n'était pas souhaitable; l'ultra-modernisme risque lui aussi de se condamner dans la mesure où il ne tient pas compte des nuances de climat social qui différencient le Canada de la France; parler rigoureusement comme un Français de 1957 mais ne pas toucher la masse canadienne française, c'est incontestablement s'exposer à se faire releguer parmi les curiosités fort intéressantes peut-être mais d'une valeur si douteuse dans la vie de tous les jours! Enfin, laisser la voie libre au parler populaire, ce serait comme laisser un champ fertile en friches; la végétation y abonderait, mais comment s'y retrouver?

Il semble donc que le seul remède susceptible de redonner de la vigueur à notre malade soit l'adoption d'un compromis entre les deux dernières solutions, être attentif à la fois et au français de 1957 et au parler populaire canadien, élaguer, émonder, ordonner, en n'oubliant jamais que si la langue doit demeurer une langue française reconnaissable comme telle, il faut aussi qu'elle reste l'instrument pratique d'un peuple dont les mœurs et souvent la mentalité, sont devenues avec les siècles beaucoup plus anglo-saxonnes qu'il n'est lui-même disposé à le reconnaître. Héritage latin, sans conteste, mais fortement teinté par l'influence anglo-saxonne, du moins quant aux mœurs et au comportement social, si tant est que la façon de concevoir et d'exprimer des idées. Pas morte certes, la langue française au Canada, mais comme il est étroit et rocailleux le sentier qu'il lui faut emprunter: d'un côté, le précipice, de la glaciation éternelle, de l'autre l'abîme de la défiguration définitive! Saura-t-elle ne sombrer ni dans l'un ni dans l'autre?

Il reste en tout cas de quoi soutenir l'ardeur des défenseurs du français au Canada: qu'ils n'oublient pas que le français de France est l'instrument d'un monde essentiellement français, instrument donc qui se révèle parfois insuffisant pour exprimer des concepts d'un autre monde; or, le Canadien français, baignant littéralement dans le monde anglo-saxon, souffre souvent de ces lacunes et se trouve amené à les combler, ce que lui seul peut faire en parfaite connaissance de cause grâce au contact intime qu'il a avec les réalités ou concepts qu'il cherche à exprimer. Il se voit donc la investi d'une tâche aussi noble que précieuse: enrichir cette langue qui lui est

(suivre en page 3)